



Jérôme Segal

ANIMAL RADICAL

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE
DE L'ANTISPÉCISME

LUX

ANIMAL RADICAL

JÉRÔME SEGAL

ANIMAL
RADICAL

Histoire et sociologie
de l'antispécisme



© Lux Éditeur, 2020
www.luxediteur.com

Conception graphique de la couverture : Quentin Poilvet

Dépôt légal : 2^e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-317-2
ISBN (pdf) : 978-2-89596-972-3
ISBN (epub) : 978-2-89596-783-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

INTRODUCTION

Le 9 octobre 2018, en France, lors de la séance de questions à l'Assemblée nationale, le député de droite Damien Abad interpellait le premier ministre Édouard Philippe au sujet de l'incendie d'un abattoir et des menaces proférées à l'encontre de sa propriétaire, visant à l'envoyer en « chambre à gaz » pour « faire justice à tous ces animaux assassinés ». Le membre du parti Les Républicains dénonçait un « terrorisme alimentaire qui voudrait imposer à chacun ce qu'il doit avoir dans son assiette » et réclamait des sanctions contre « les militants antiviande et antispécistes¹ ». C'était la première fois que le mot « antispéciste », encore méconnu de la majorité des francophones, était prononcé dans l'hémicycle. Ce vocable désigne une volonté politique de prendre en compte les intérêts des animaux dans l'organisation de la cité. Il s'oppose au spécisme, qui accorde à une espèce, les hommes, tous les droits sur les autres espèces, de la même façon que le racisme s'appuie sur la prédominance supposée d'une race sur les autres ou le sexisme d'un sexe sur l'autre. Pour les antispécistes,

l'espèce n'est pas un critère qui justifie des considérations éthiques, comme lorsqu'on décide d'offrir des salons de beauté et des kilomètres de linéaires dans les supermarchés pour les chats et les chiens, tandis que la presque totalité des porcs et des lapins (en France, respectivement 95 % et 99 %) vivent entassés sans même jamais voir la lumière du jour, avant d'être tués puis mangés. Dans la plupart des pays occidentaux, la loi interdit d'ailleurs qu'on inflige aux animaux dits «de compagnie» des traitements que l'État subventionne par ailleurs pour les animaux dits «de rente» ou «de boucherie». L'antispécisme est un mouvement de libération animale.

Au-delà de l'emballage médiatique accentué par les réseaux sociaux et la recherche du *buzz*, l'antispécisme est devenu un enjeu de société, en France comme au Canada et dans bon nombre d'autres pays. En France, l'interpellation du premier ministre par M. Abad n'avait rien d'anecdotique; elle faisait suite à une question écrite déposée trois mois plus tôt par Louis Aliot, membre du bureau national du parti d'extrême droite (le désormais nommé Rassemblement national) dirigé par sa compagne, Marine Le Pen. Dans ce court texte, les antispécistes sont décrits comme des «individus radicalisés, sortes de néo-cathares pour lesquels l'homme est un assassin de masse». Il est précisé que «pour certains d'entre eux, la vie d'une fourmi est équivalente à tous points de vue à celle d'un être humain», ou encore «[qu']il s'agit d'une idéologie nihiliste, contenant en elle des ferments totalitaires et liberticides

importants». Tout y passe: «certains “vegans” tombent dans l’action terroriste ou paraterroriste pour imposer leur mode de vie à la population par la peur», et c’est ainsi que «[d]es devantures de boucheries ont été recouvertes d’inscriptions semblables à celles qu’on pouvait trouver sur les magasins appartenant aux juifs allemands lors de la Nuit de Cristal». Ces inscriptions, «stop au spécisme», repérées sur les façades de quelques boucheries dans le nord du pays, justifiaient, selon le député, que le président de la Confédération française de la boucherie, boucherie-charcuterie, traiteurs (CFBCT) demande au ministre de l’Intérieur une protection policière idoine.

À la suite de son intervention à l’Assemblée, M. Abad a déposé le 26 octobre, avec deux autres députés, une «proposition de résolution tendant à la création d’une commission d’enquête sur les activistes antispécistes violents et sur les atteintes à la “liberté alimentaire”». L’objectif de cette commission était de «mettre en lumière les réseaux, les connexions et les corrélations entre les activistes antispécistes afin de mieux comprendre leur fonctionnement». Le sujet semblait virer à l’obsession, car un de ces deux autres députés, Fabrice Brun, proposait une autre commission d’enquête le 21 novembre, similaire à la précédente, mais allant plus loin encore, envisageant de modifier le droit pour lutter contre ces «antispécistes violents²».

Au Canada, ces préoccupations ont surgi plus tôt. Pour défendre la chasse au phoque, le 2 février 2012, la sénatrice libérale Céline Hervieux-Payette s’en est prise aux antispécistes en les taxant de

« mouvement messianique au discours humanophile qui cherche à convertir la société à sa vision morale du rapport entre l'homme et l'animal ». Trois ans plus tard, elle revenait à la charge contre l'idéologie antispéciste : « Elle mobilise des millions d'individus partout sur la planète, elle influence des décisions des Parlements, elle fait fermer des marchés, elle circule sur les réseaux sociaux, elle motive des gens à devenir végétaliens, elle recrute des adeptes, elle est source d'actes criminels aux États-Unis et en Europe, et elle mène à des sabotages, à des incendies, à la destruction de laboratoires, à du harcèlement et à des menaces de mort. » Le 2 octobre 2018, une « psychologue spécialisée auprès des entreprises agricoles » témoignait cette fois-ci à la Chambre des communes, en ces termes :

[J]e veux porter à votre attention, aujourd'hui, une menace de plus en plus présente, celle provenant des activistes animalistes. Benoît Gagnon, doctorant de l'École de criminologie de l'Université de Montréal, disait déjà, en 2010, qu'il s'agissait d'une menace terroriste. C'est comme cela qu'on décrit le mouvement. Cela n'est pas si nouveau, mais cela risque de devenir de plus en plus important. Certains auteurs affirment qu'il s'agit du prochain grand mouvement révolutionnaire.

Qui sont les activistes animalistes? Vous allez comprendre pourquoi cela peut être aussi important d'en parler. Ce sont d'abord des végétaliens, bien qu'ils ne soient pas des activistes. Ils sont en faveur de l'antispécisme, c'est-à-dire qu'ils prônent l'idée selon laquelle l'animal est l'égal de l'humain. Ils veulent l'abolition complète de toute forme d'utilisation des animaux. Évidemment, ils sont donc contre

la production agricole qui répond à la consommation de viande et de ses sous-produits et contre le fait de posséder des animaux de compagnie. Ils font des pressions pour que ferment les abattoirs. C'est très important et nous devons nous soucier de la montée de ce mouvement parce qu'on sait qu'il y a de plus en plus de végétaliens chez les membres de la génération du millénaire.

Il est vrai qu'il s'agit d'une question importante : qui sont, en vérité, ces militants antispécistes ? Quelle est leur histoire ? Quelles sont leurs filiations et leurs orientations actuelles ? En quoi sont-ils radicaux ? Ce livre entend proposer des pistes de réponse à ces questions, au-delà du cas français puisque ce mouvement – qui remonte, sous sa forme politique, à la fin du XIX^e siècle – est globalisé. Il n'est pas ici question d'écrire un manifeste antispéciste, mais bien d'appréhender la question animale dans toute sa complexité en prenant le temps d'écouter celles et ceux qui s'y intéressent, tout en replaçant les actes et les discours dans leurs contextes politiques, nationaux et parfois même religieux³.

C'est ainsi qu'une exploration du monde de l'antispécisme nous amènera d'un foyer végétalien sur le port de Nice dans les années 1920 à un village végane fondé dans les années 1970 par des Afro-Américains au cœur du désert du Néguev, en Israël, en passant par les milieux militants les plus divers, en France, au Canada ou en Grande-Bretagne. Des thèmes aussi importants que l'intersectionnalité et la convergence des luttes se retrouveront au cœur des analyses, sans négliger pour autant les parcours individuels. Mais dans

un premier temps, quelques précisions sémantiques s'imposent.

*Végétariens, végétaliens, véganes
et antispécistes*

Le végétarisme est bien connu. Il consiste à suivre un régime alimentaire qui proscrit la viande, le poisson et les crustacés, une pratique qui date au moins de l'Antiquité grecque pour ce qui concerne l'Occident. Cette restriction peut s'imposer pour des raisons médicales (dans le cas d'allergies, par exemple), par simple goût ou pour des raisons éthiques. Parce qu'il a notamment été adopté par les disciples du célèbre philosophe et mathématicien Pythagore à la fin du VI^e siècle avant notre ère, il est appelé « régime pythagoricien » jusqu'au début du XX^e siècle, lorsque l'expression « régime végétarien » lui succède. Pour la société pythagoricienne, cette restriction alimentaire découlait d'un refus des sacrifices d'animaux et d'une croyance en la métempsychose (réincarnation de l'âme). Porphyre de Tyr, au III^e siècle de notre ère, consacre à cette philosophie un *Traité touchant l'abstinence de la chair des animaux* et insiste sur le fait que les animaux sont des êtres doués du *logos*⁴.

La première société végétarienne est créée au Royaume-Uni en 1847, dans un contexte religieux chrétien, mais elle compte des membres non chrétiens comme Gandhi, qui, à la fin des années 1880, pendant ses études de droit à Londres, devient même membre du comité directeur. Près d'un siècle plus tard, en 1944, lorsque les dirigeants

de la Société végétarienne refusent l'ouverture, dans leur bulletin d'information, d'une section pour l'alimentation végétarienne sans produits laitiers, Donald Watson décide de fonder sa propre société et crée le trimestriel *Vegan News*, reprenant les trois premières et les deux dernières lettres du mot *vegetarian*, ce qui donne *vegan*, en français « végane ». Il s'agit au départ de prôner une alimentation végétale, c'est-à-dire sans aucun produit animal (pas de produits laitiers ni d'œufs), mais aussi de lutter contre l'exploitation animale.

Le véganisme est plus large dans ses objectifs que le végétalisme, puisqu'il ne concerne pas que l'alimentation. Dès 1944, Watson fait un parallèle (sur lequel nous reviendrons dans le chapitre 4) qui, à ce jour, reste audacieux et pertinent pour les uns, choquant et inadmissible pour les autres : « Nous pouvons voir assez clairement que notre civilisation actuelle est construite sur l'exploitation des animaux, tout comme les civilisations passées étaient construites sur l'exploitation des esclaves, et nous croyons que le destin spirituel de l'Homme est tel qu'avec le temps il considérera avec horreur l'idée selon laquelle l'homme s'est nourri avec des produits des corps des animaux⁵. »

Aujourd'hui, qu'ils souscrivent ou non à cette déclaration, les véganes refusent d'acheter du cuir, de la laine, des couettes ou oreillers contenant des plumes, ou encore de soutenir des activités récréatives comme la corrida, le rodéo, les zoos ou les cirques animaliers, qui reposent sur la domination d'animaux « non humains ». En ce sens, le véganisme est un boycott.

L'antispécisme est politique. Il ne s'agit pas seulement de boycotter, une action qui reste individuelle et consumériste (puisqu'on ne peut boycotter qu'en consommant), mais d'appliquer une philosophie morale. Le terme « antispécisme » est récent : il a d'abord été utilisé par le psychologue britannique Richard D. Ryder en 1970, puis popularisé par un philosophe australien mieux connu, Peter Singer, dans son livre *The Animal Liberation*, publié en 1975 et rapidement devenu le premier ouvrage de référence du mouvement animaliste.

De l'éponge au dauphin, de la bactérie à l'humain, le monde animal est vaste. Les antispécistes ont donc très vite jugé utile de préciser que leur combat visait à défendre les animaux « sentients ». L'adjectif se rapporte à la « sentience », terme qui, au-delà de la sensibilité, désigne la capacité à ressentir des émotions, des envies, à être, comme l'écrit le philosophe Tom Regan, les « sujets d'une vie ». Déjà, en 1755, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau écrivait à propos des animaux : « [L]'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble en effet que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable qu'un être sensible, qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre⁶. »

Comme le souligne Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, le philosophe anglais Jeremy Bentham, père de l'utilitarisme, a repris cet argument dans

son *Introduction aux principes de morale et de législation* (1789). Sa conclusion fera florès :

Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale acquerra ces droits qui n'auraient jamais pu être refusés à ses membres autrement que par la main de la tyrannie. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort.

Et quel autre critère devrait marquer la ligne infranchissable? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être celle de discourir? Mais un cheval ou un chien adulte sont des animaux incomparablement plus rationnels, et aussi plus causants, qu'un enfant d'un jour, ou d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait? La question n'est pas: « Peuvent-ils raisonner? » ni: « Peuvent-ils parler? » mais: « Peuvent-ils souffrir⁷? »

La capacité de souffrir est un élément important de la notion de sentience. Aujourd'hui, le développement des technologies numériques et les réseaux sociaux ont permis à tout un chacun de voir comment les animaux sont traités dans les élevages industriels. Des images filmées clandestinement dans les abattoirs mettent au jour des scènes qui, pour beaucoup, sont à peine soutenables tant elles sont cruelles. Elles suscitent différentes réactions. Certaines personnes refusent de les voir, parviennent à ne pas en tenir compte ou minimisent leur

importance (« ce sont des dérives » ou « peut-être, une fois, dans cet abattoir-là, mais en France il y a 265 abattoirs ») et se protègent ainsi de ce qu'on appelle la dissonance cognitive, le décalage entre leurs convictions et la réalité à laquelle elles participent : elles aiment les animaux, sont contrites de découvrir ce qui se passe dans les élevages et les abattoirs, mais oublient tout cela lorsqu'elles dégustent un steak, en se disant par exemple qu'il faut bien que quelqu'un le mange maintenant qu'il est là. D'autres, en revanche, réagissent en refusant de cautionner ce système. C'est dans ce cas que, parfois, des formes de radicalité émergent.

Radicalités, radicalisation et radicalisme

L'adjectif « radical » a mauvaise presse. Il évoque généralement la violence ou la terreur, alors que son étymologie renvoie simplement à *radix*, qui signifie « racine » en latin. En effet, dans une lutte « radicale », il s'agit de remonter aux origines d'un problème. Une fois le cœur de l'enjeu cerné – la remise en cause du spécisme dans le cas de l'antispécisme –, la radicalité peut se manifester, selon le philosophe John Pitseys, de quatre façons différentes⁸.

D'abord, la radicalité peut consister à expliquer le monde par un principe unique, irréfutable, considéré comme un puissant agent de cohérence. Pour un antispéciste radical, par exemple, la lutte contre le spécisme guiderait bien des aspects de sa vie (alimentation, loisirs, engagements et réseaux de sociabilité), alors que pour un autre moins

radical, l'écologie ou les luttes contre les inégalités, le racisme ou le sexisme pourraient être tout aussi importantes.

Ensuite, la radicalité peut s'accompagner d'un retour au principe fondateur. Pitseys note que, dans ce sens, le Parti chrétien-démocrate allemand est paradoxalement plus radical que le Parti communiste chinois (c'est-à-dire plus en phase avec ses valeurs fondatrices). Dans le cas de l'antispécisme, cette radicalité serait presque absente chez un antispéciste qui se contenterait de courir avec un t-shirt arborant le slogan « *Go Vegan* », alors qu'elle caractériserait un antispéciste qui irait occuper les bureaux d'un grand syndicat d'éleveurs en affichant des slogans hostiles à l'élevage.

Par ailleurs, la radicalité peut s'exprimer dans l'étendue des applications du principe fondateur. Un antispéciste pourra se contenter d'appeler à boycotter les cirques avec animaux alors qu'un autre, plus radical, exigera la fin de toute forme de pêche, qu'il s'agisse des chalutiers pratiquant la pêche électrique ou de l'activité des pêcheurs du dimanche.

Enfin, la radicalité peut se manifester dans la violence politique, lorsque le militant radical fait peu de cas des débats démocratiques. Dans le cas de l'antispécisme, c'est ce qui différencie une association qui va convaincre des députés de déposer un projet de loi pour bannir la castration à vif des porcelets, par exemple, d'un collectif qui va tenter d'empêcher une corrida d'avoir lieu.

De ces quatre types de radicalité, il ressort que le lien avec la violence ou la terreur est loin d'être

établi. Le radicalisme, par contre, serait une radicalité qui dérive en s'opposant à des principes essentiels. En référence aux quatre points décrits ci-dessus, le radicalisme découlerait du dogmatisme, d'une lecture intégrale du dogme, de propositions extrémistes ou encore d'une violence politique. La radicalisation n'est alors que le processus décrivant le passage de la radicalité au radicalisme – l'omniprésence, dans le discours médiatique, de la radicalisation islamique décrit de la même façon la nuance qu'il convient de garder à l'esprit entre islam et islamisme.

On peut également distinguer trois formes de radicalité selon que celle-ci concerne les objectifs, les discours ou les actions, bien que ces formes puissent aussi se recouper. Ainsi, exiger la fermeture des abattoirs est un objectif radical. Coller des affiches qui disent « spécisme = nazisme », comme l'a fait en France le collectif 269 Life en septembre 2019, c'est user d'un discours radical, alors que libérer des animaux en s'introduisant de nuit dans un élevage ou un laboratoire pratiquant la vivisection relève de l'action radicale.

La radicalité peut aussi caractériser un discours qui n'a pas recours à la provocation. Ainsi, dans *Zoopolis*, les philosophes canadiens Sue Donaldson et Will Kymlicka imaginent concrètement comment, en matière d'organisation de la société, l'Homme pourrait cohabiter avec les autres animaux sans les exploiter ni leur nuire. Ils distinguent pour cela des catégories d'animaux (domestiques, sauvages et liminaires), proposant pour chacune des modèles de vivre-ensemble qui

peuvent sembler radicaux (la citoyenneté, la souveraineté, le statut de résident)⁹.

Il existe, on le voit, des différences notables dans la radicalité des discours. Parmi les antispécistes, on trouve des militants inclusifs peu radicaux qui ne jugent pas si sévèrement ceux qui ne sont pas (encore) véganes et qui tiennent un discours bienveillant et rassurant, expliquant par exemple qu'il est possible de se nourrir sans produits animaux tout en ayant des exigences gastronomiques, ou encore qu'un régime végétalien n'est pas incompatible avec le maintien d'une excellente santé, voire avec la pratique d'un sport de haut niveau. D'autres militants assimilent le spécisme à l'esclavage, un discours dont la radicalité est aussi évidente que l'outrance. Enfin, on observe aussi un large éventail dans la radicalité des actions, qui peuvent aller de manifestations autorisées à l'incendie criminel d'abattoirs, en passant par des interventions sous forme de « happenings » artistiques¹⁰.

La radicalité des discours et des actions est aussi à comprendre en lien avec les échecs rencontrés par les antispécistes qui ont emprunté la voie parlementaire. En France, beaucoup de militants animalistes espéraient des avancées majeures grâce au projet de loi « agriculture et alimentation » discuté à l'Assemblée nationale au printemps 2018, mais toutes les mesures qui auraient pu limiter la souffrance des animaux ont reçu un avis défavorable des députés. À l'issue des débats, la situation était même moins favorable qu'auparavant, car sous la pression manifeste des lobbyistes, des appellations permettant de mieux faire connaître les substituts

véganes, comme « steak de soja », ont été interdites. C'est en réaction à cet échec politique retentissant que certains activistes radicaux s'en sont pris à des devantures de boucheries. Dans l'esprit de ces militants, qui nous livrent leur témoignage dans le chapitre 5, ces quelques vitrines assurées contre le bris ne sont rien par rapport aux trois millions d'animaux terrestres tués chaque jour, en France seulement. Le vertige des nombres, dans les statistiques des ravages causés par la consommation de viande, pousse parfois les antispécistes radicaux à minimiser d'autres formes de violence.

En effet, pour celles et ceux qui ont été marqués par les images d'abattoirs, les chiffres donnent le tournis et peuvent expliquer certaines formes de radicalité. Selon les estimations, entre 60 et 70 milliards d'animaux terrestres sont abattus chaque année dans le monde pour nourrir les humains (et 15 fois plus en tenant compte des poissons). Pour un simple événement comme le Super Bowl, finale du championnat organisé par la ligue états-unienne de football américain pendant laquelle les spectateurs aiment manger des ailes de poulet, pratiquement autant de poulets sont tués qu'il y a d'habitants dans tout le pays ! Ces chiffres et bien d'autres encore, qu'on trouve par exemple dans le célèbre livre de Jonathan Safran Foer intitulé *Faut-il manger les animaux ?*, servent parfois à justifier l'engagement radical de certains militants¹¹.

Dissonance cognitive et pureté

La cause animale est largement partagée, mais certains consomment tout de même des produits

issus d'une industrie connue pour les souffrances qu'elle inflige aux animaux. Les sujets en proie à cet état de dissonance cognitive peuvent se protéger de l'inconfort de cette contradiction en qualifiant de radicaux celles et ceux qui, contrairement à eux, adaptent leur alimentation à cette réalité. Comme le dit Jonathan Safran Foer :

Nous vivons une situation étrange. Nous sommes pratiquement tous d'accord pour dire que la façon dont nous traitons les animaux et l'environnement est importante, et pourtant rares sont ceux parmi nous qui prêtent une grande attention à notre principale relation aux animaux et à l'environnement. Plus étrange encore, ceux qui choisissent d'agir en accord avec ces principes – pourtant non sujets à controverse – en refusant de manger des animaux (ce qui, tout le monde en convient, réduirait à la fois le nombre d'animaux maltraités et notre empreinte écologique) sont souvent considérés comme des marginaux, voire des extrémistes¹².

À fortiori, le fait d'être végane est perçu comme une forme d'extrémisme dans la radicalité, comme le remarque Martin Gibert : « On présente parfois le véganisme comme un végétarisme radical. Ce serait une affaire d'extrémistes ou de *hipsters* qui veulent se faire remarquer. Pourtant, [...] du point de vue de l'éthique environnementale et animale, opter pour le véganisme plutôt que pour le végétarisme, c'est simplement faire le choix de la cohérence¹³. »

Il arrive que ce souci de cohérence se transforme en une recherche de pureté absolue pouvant aboutir à une forme inquiétante de radicalisation. Certains antispécistes, par exemple, refusent de

mettre les pieds dans un restaurant qui ne sert pas exclusivement de la nourriture végétane, car y dépenser de l'argent reviendrait pour eux à soutenir le spécisme. Selon le même raisonnement, il conviendrait de ne plus se soigner (tous les médicaments étant testés sur des animaux), de boycotter la plupart des commerces d'alimentation et les fruits et légumes vendus dans des fermes où des animaux sont exploités, voire tous les végétaux qui sont cultivés avec du fumier et non avec de l'engrais de synthèse, et ainsi de suite.

Dès 1993, alors que l'antispécisme venait d'émerger en France, comme nous le verrons au chapitre 2, Françoise Blanchon a tenu à mettre en garde contre cette recherche de pureté qui renvoie à une démarche individuelle à tendance nombriliste, en raison du temps passé à s'ajouter des contraintes et à les respecter. Elle ose un parallèle sur lequel nous reviendrons au chapitre 4 : « Si ceux qui combattaient l'esclavage dans l'Amérique du XIX^e siècle avaient voulu être "purs" ou "les plus purs possible", il leur aurait fallu renoncer à la plupart de leurs vêtements en coton. Il leur aurait fallu se déplacer le moins possible, pour ne pas utiliser les routes construites avec la main-d'œuvre servile. Il nous semble pourtant clair qu'ils avaient raison de lutter ainsi, plutôt que de s'enfermer dans un purisme paralysant¹⁴. »

Ce n'est pas ce type de radicalité dans la recherche de pureté dont il sera question ici. Pour comprendre les enjeux actuels de l'antispécisme radical et mieux saisir les motivations des militants de la cause animale perçus comme radicaux,

3. Israël, l'eldorado des véganes et des antispécistes ?	85
<i>Des observations contradictoires</i>	86
<i>Des pionniers d'Amirim à la très médiatique Tal Gilboa</i>	91
<i>Veganwashing</i>	104
<i>Antispécisme, judaïsme et judaïté</i>	106

DEUXIÈME PARTIE
VERS UNE SOCIOLOGIE
DE L'ANTISPÉCISME RADICAL

4. Analogies	115
<i>Un parallèle qui dérange</i>	118
<i>L'appel au sens de l'histoire</i>	128
<i>Le regard de l'anthropologue</i>	132
<i>Causes imbriquées et intersectionnalité</i>	134
<i>Extension ou dépassement de l'humanisme ?</i>	145
5. Spécificités nationales d'un mouvement international	153
<i>Aspects psychologiques du militantisme antispéciste</i>	155
<i>France : union et désunion des antispécistes</i>	163
<i>Le Québec comme plaque tournante</i>	176
<i>L'avenir de l'antispécisme: « Go vegan » contre « Ouvrons les cages »</i>	181
Pour ne pas conclure... ..	187
Sigles et acronymes	193
Notes et références	195

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN FÉVRIER 2020 SUR LES
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE CPI FIRMIN-DIDOT
POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN
CHIEN D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision est de Geneviève BOULANGER

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
En Europe: Harmonia Mundi
Au Canada: Flammarion

Imprimé en France

Jérôme Segal

ANIMAL RADICAL

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DE L'ANTISPÉCISME

L'antispécisme – la lutte contre toute discrimination fondée sur l'appartenance à une espèce animale – est plus explicitement politique que le végétarisme ou le véganisme, qui sont essentiellement des modes de vie. Dès la fin du xix^e siècle, des communautés végétariennes et des groupes de pression ont lutté contre l'exploitation des animaux, mais c'est en Grande-Bretagne, au milieu du xx^e siècle, qu'une autre forme de militantisme radical est née, notamment avec la création du Front de libération animale (ALF).

Le présent ouvrage remonte aux origines de la cause animale et analyse la diversité des mouvements qui s'en réclament en étudiant de plus près l'antispécisme en France, au Canada et en Israël. L'auteur y aborde les points les plus sensibles de ce discours, tels que la comparaison entre les abattoirs et les centres d'extermination ou encore les liens avec l'esclavage et le sexisme. Il traite aussi du *veganwashing*, qui consiste à utiliser le véganisme pour occulter des injustices. L'ouvrage évalue ainsi les progrès de la cause animale et, plus globalement, de l'ouverture de nos sociétés aux questions liées à notre rapport aux animaux. Il a été écrit par un militant antispéciste, mais il ne s'agit pas d'un manifeste. C'est un portrait honnête fondé sur une trentaine d'entretiens et qui ne craint pas d'aborder les côtés moins reluisants du mouvement.

Jérôme Segal est maître de conférences à l'université Paris Sorbonne. Il est aussi chercheur et journaliste à Vienne, en Autriche.